

ÉDITION  
laurent perez

■ À l'heure où j'écris ces lignes, les lecteurs n'auront que difficilement pu ignorer la parution de *Nino dans la nuit* (1), deuxième roman de Simon Johannin (né en 1993), cette fois co-signé avec sa compagne, et désormais épouse, Capucine (née en 1991). Depuis sa sortie, début janvier, la plus grande partie de la presse quotidienne nationale, plusieurs grands titres régionaux, de nombreux magazines culturels, la radio française et francophone – et jusqu'à Claire Chazal – lui ont consacré des recensions parfois très détaillées, et unanimement enthousiastes. Nul doute que d'autres suivront d'ici à la mise en kiosques de ce numéro d'*artpress*. Pourquoi, dès lors, lire un livre que tant d'articles nous donnent l'impression d'avoir déjà lu ? Et pourquoi, *a fortiori*, parler d'un livre dont tout le monde parle ?

#### LA NOTE JUSTE

Les critiques avaient salué avec un ferveur étonnant l'*Été des charognes*, sorti il y a deux ans, inspiré de l'adolescence de Johannin dans une campagne méditerranéenne violente et inhospitalière. Ils décrivent aujourd'hui *Nino dans la nuit* comme « le roman d'une génération » (*Vice*) ou « un précipité de notre époque » (*Grazia*), tandis que France Culture affirme : « Les jeunes, ce sont eux. » Ce style d'une éloquence souvent jubilatoire, enfilant les *punchlines* et les petites blagues, repeignant aux couleurs du rap un scénario dialogué par Michel Audiard, paraît en effet on ne peut plus contemporain. Le livre contient de véritables morceaux de bravoure, tel ce passage où Nino débarque, bien allumé, dans une boîte où une certaine Pauline s'est mise en tête de le faire passer à la casserole. « Elle était vraiment très courte sa robe. Quand elle s'était penchée sur le bar pour hurler sa commande au visage d'une pâleur translucide et pleine de ferraille de l'autre côté, j'avais vu sa culotte. Depuis, dans un coin reptile de ma tête, j'y pensais en boucle au petit bout de coton, avec la cocaïne ça faisait un truc comme LA CULOTTE ! BAISER ! BAISER ! BAISER ! BAISER ! » Affranchie des contraintes, soumise à rien sauf peut-

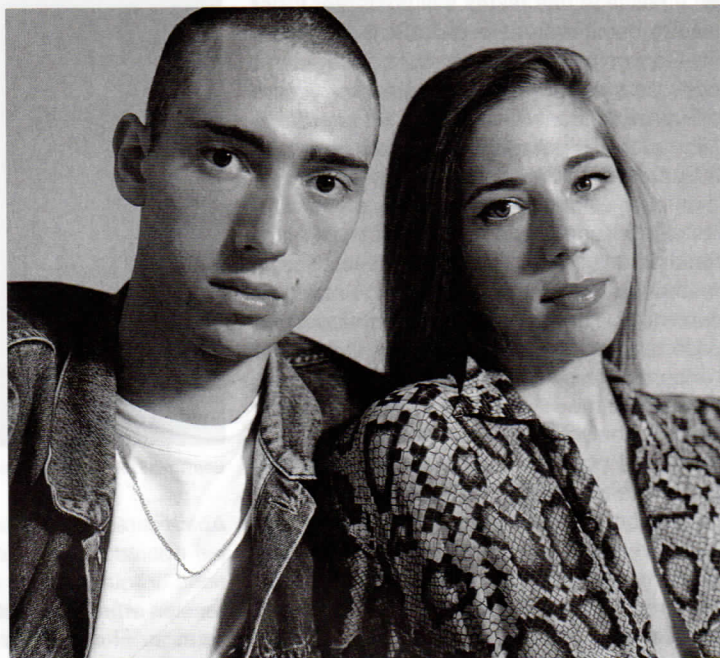
être à l'ambition louable de faire marquer le lecteur, cette langue se glisse partout, colle à tout ce qui arrive. Tous les dix ans depuis Céline, un jeune auteur couche sur le papier un français entendu dans les rues, les bars et les boîtes, et qu'on n'avait encore jamais lu nulle part. Dans cette lignée, *Nino dans la nuit* est de ces réussites qui donnent au lecteur le sentiment d'entendre la note juste.

#### LE TRISTE DÉBILE DE L'ÉPOQUE

Le tableau tient d'ailleurs du Céline de *Guignol's Band*, quand ce n'est pas du Léo Malet de *la Vie est dégueulasse*. Hors l'amour et la fête, « le triste débile de l'époque » ne laisse pas grand-chose à espérer. « Si on avait su que c'était ça le futur on y serait pas allés, moi en tout cas je serais pas venu. » À supposer qu'ils puissent se les payer, il n'est pas sûr que Nino et ses amis se satisfassent des objets de consommation qui assurent aux cadres neurasthéniques de Michel Houellebecq un degré minimal de bonheur et d'existence sociale. Dans les supermarchés que fréquente Nino, les néons éclairent la marchandise à la lumière crue du réel : « On va manger quoi ? Des animaux morts, du lait de vache violée, des crevettes pêchées par des esclaves ou du dérivé de tomates italiennes à base de sang de l'ennemi du clan qui tient l'usine. J'ai l'impression que derrière chaque article dans chaque rayon, quelqu'un quelque part s'est fait baiser ou essaye de me la mettre à moi. » Les illusions idéologiques n'ont pas mieux vieilli que celles de la société de consommation : « J'ai pas d'autres projets que de plus jamais recevoir d'ordres. »

La cohérence du récit s'appuie sur un dispositif photographique singulier (déjà expérimenté dans *l'Été des charognes*), les images de Capucine servant de matériau et d'inspiration, voire de fil conducteur, sans jamais apparaître dans le livre (ni nulle part ailleurs, ou presque). Si ces photographies demeurent en réserve, sans doute est-ce pour leur éviter d'entrer en concurrence, ou en confusion, avec un autre dispositif iconique, extrêmement présent, qu'il faut bien

## UN ROMAN À SUCCÈS



Simon et Capucine Johannin (Ph. Héléne Tochen Cardenas).

qualifier de publicitaire ou de médiatique – la belle gueule de Simon (qui est passé par le mannequinat, expérience dont sont tirés certains des épisodes les plus drôles du livre) se fondant désormais dans l'image d'un couple posant, sur une scène littéraire si friande d'individualités, un personnage collectif qui évoque plutôt l'univers de la musique pop. Mi-figue, mi-raisin, moitié rebelles, moitié lascars, lorsqu'on demande aux Johannin pourquoi ils écrivent, ils répondent : « Pour faire du biff. »

#### UN MALENTENDU ?

Le succès d'un roman aussi candidement subversif ne peut qu'interroger. Y aurait-il malentendu ? La littérature est-elle désormais une activité si inoffensive qu'une telle épopée de la glande puisse être promue à la télévision à l'heure où les enfants regardent ? Quoi qu'il en soit, ce succès inattendu suscite naturellement la tentation d'y chercher quelque chose de la vérité de notre temps. Bien sûr, aucune œuvre, fût-elle *la Comédie humaine* ou *les Rougon-Macquart*, n'est jamais le reflet d'une époque tout entière. Aussi réalistes aient-ils

pu paraître dans les années 1990, les premiers romans de Houellebecq ne traduisaient, eux aussi, que le langage et la vision du monde des classes moyennes supérieures qu'il décrivait. À ceux qui prétendent les ériger en porte-parole de leur génération, Capucine et Simon Johannin répondent à juste titre que la plupart des jeunes gens de leur âge se satisfont fort bien des conditions de vie qui leur sont promises. Pris comme un brillant témoignage de leur existence et de leurs aspirations, *Nino dans la nuit* démontre au moins qu'il est encore possible aujourd'hui d'exiger de la vie quotidienne un peu plus de sens et de plaisir que la part commune. Comme Albert Cossery (logiquement cité en exergue), et le « biff » mis à part, Capucine et Simon Johannin pourraient déclarer qu'ils écrivent « pour que quelqu'un qui vient de les lire n'aille pas travailler le lendemain ». Il n'est malheureusement pas certain que tous leurs lecteurs ressentent le besoin de faire usage d'une intention aussi radicale. ■

(1) Capucine et Simon Johannin, *Nino dans la nuit*, Allia, 304 p., 14 euros.